Balle de match!_Balle de match! 16-04-29 12:10 Page5

Louis Gosselin

Balle de match !

Éditions au Carré

Balle de match!_Balle de match! 16-04-29 12:10 Page6

Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Révision : La Plume Rousse enr.
Conception graphique de la couverture : Audrey Grimard
Illustration de la couverture : Norbert Crispo-Simard
Photographie de Paris en couverture : Jean-Marc Damphousse
Mise en page : Édiscript enr.

Les Éditions au Carré remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2009
Dépôt légal :
3e trimestre 2009
ISBN : 978-2-923335-20-9

DISTRIBUTION
Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

Balle de match!_Balle de match! 16-04-29 12:10 Page7

1

Le retour de mission

Le soleil rouge de l'Afrique se couchait lentement à l'horizon. Plus qu'une seule nuit et Robert Cartier pourrait enfin quitter ce continent qu'il avait visité plusieurs fois sans jamais l'apprécier réellement. Reporter depuis plus de 25 ans, Cartier avait déjà fait le tour du monde à quelques reprises dans le cadre de son travail, ce qui le portait d'ailleurs à dire qu'il avait beaucoup voyagé, mais qu'il n'avait encore rien vu. Il était toujours au pas de course, pressé d'écrire un reportage pour son journal ou pour un autre magazine. Cartier travaillait seul. C'est pour cette raison que ses patrons l'appréciaient tant. Il était toujours prêt à partir afin d'enquêter sur une histoire abracadabrante ou de couvrir un grand événement international.

Le jeune homme avait réussi à se faire un nom dans le monde du journalisme alors qu'il avait à peine 20 ans. Bien malgré lui, il s'était retrouvé au cœur d'une fusillade en pleine rue à Chicago. Son premier réflexe avait été de se mettre à l'abri des balles qui fusaient de partout, mais, bien vite, il avait réussi à grimper sur le toit d'un édifice commercial en empruntant les escaliers de secours. Depuis ce poste d'observation sans pareil, il avait pu voir autant les policiers que les malfaiteurs se tirer dessus.

La scène avait duré une dizaine de minutes tout au plus, et Cartier avait vu des hommes des deux camps tomber sous les balles. Il avait assisté à la mort violente d'êtres humains en direct, mais, sans qu'il sache pourquoi, sa seule préoccupation avait été de noter mentalement tout ce qui s'était déroulé devant ses yeux. Une fois la fusillade terminée, deux ou trois voleurs s'étaient rendus sans opposer de résistance aux forces policières. Cartier se souvenait encore de l'odeur de la poudre dans l'air, de la fumée, de ce lourd silence au moment où des policiers constataient la mort de leurs confrères.

Une heure plus tard, il avait déjà couché sur papier tous les détails de l'événement. Son style était un peu défaillant et il y avait bien quelques fautes d'orthographe ici et là, mais la description précise et dramatique des événements dans le texte du journaliste amateur ne laissait aucun doute sur son talent. Déjà bilingue depuis son enfance, qu'il avait passée à se quereller avec des anglophones à Montréal, il s'était rendu directement aux bureaux du *Chicago Tribune* pour rencontrer le directeur, comme si cela était aussi facile que de demander à voir le gérant d'un magasin à grande surface.

Sautillant sur sa chaise devant la réceptionniste, il tenait à la main ses trois pages dactylographiées. Après cinq minutes, n'en pouvant plus d'attendre, il se leva et se dirigea vers le bureau de la réceptionniste

— Mon oncle va être furieux ! dit-il.

— Votre oncle ? répondit la jeune réceptionniste.

— Le boss ! Je suis son neveu… c'est le frère de ma sœur… même que je suis son filleul ! Il a si mauvais caractère, n'est-ce pas ?

— Pour ça, vous avez bien raison ! dit-elle en ricanant et en reprenant son travail.

— Surtout quand je vais lui dire que vous m'avez fait attendre et que c'est pour ça que je suis en retard… Mais vous, au moins, vous êtes habituée à vous faire crier

après ! ajouta Cartier en retournant à sa chaise, tout en grimaçant, espérant que sa dernière remarque créerait son effet.

— Euh… jeune homme… vous avez dit que monsieur Stinson vous attendait ?

— Ça doit bien faire dix minutes maintenant… il va être en simonac !

— C'est quoi un… *simonac* ? demanda-t-elle, répétant difficilement le mot en français.

— C'est quand on est vraiment fâché ! expliqua-t-il en se demandant en lui-même comment il pourrait bien traduire ce patois.

Puis, il expliqua à la réceptionniste qu'ils avaient tous les deux plus de chances de s'en tirer indemnes si elle le laissait entrer directement dans la salle de rédaction. Ainsi, il pourrait dire à son « oncle » qu'il s'était perdu dans l'immeuble pendant quelques minutes ou qu'il s'était attardé à regarder quelques photographies-choc avec les journalistes. Craignant la colère de son patron, la réceptionniste avait appuyé sur le bouton qui déverrouillait la porte donnant accès aux bureaux. Le journaliste en herbe s'était ainsi retrouvé soudainement au beau milieu d'une immense salle remplie de pupitres, d'écrans d'ordinateur, de piles de journaux, de documents divers, et, où tout le monde semblait pressé et stressé. Tout au fond de cette salle se trouvait un bureau vitré qui ressemblait à un aquarium. Sur la porte de celui-ci, en grosses lettres noires, était écrit « Stinson ».

— Tiens… salut mon oncle ! pensa Cartier en se dirigeant d'un pas sûr vers le bureau.

Il fut rapidement intercepté par la secrétaire de Stinson, dont le bureau était situé tout juste à côté du sien.

— Hé… hé… monsieur ! lança-t-elle, d'un ton ferme.

— C'est mon oncle ! indiqua Cartier sans même lui jeter un regard.

— Ah !… se contenta de répondre la dame bouche bée.

Cartier cogna deux petits coups à la porte et entra. Il fallait un front de bœuf pour agir ainsi, mais il croyait tellement en la qualité de son papier que rien ne pouvait l'arrêter. De toute façon, il se répétait sans cesse ce que sa mère lui avait toujours dit : « Qu'est-ce que tu as à perdre ? »…

Stinson était un homme à l'air bourru, dont la grosse moustache noire se déplaçait de gauche à droite quand il bougeait le nez. Il regarda Cartier avec étonnement. Sur le coup, il crut qu'il s'agissait d'un livreur quelconque, qui s'était perdu dans l'édifice. Cartier restait planté devant lui, impressionné par l'autorité que l'homme dégageait. Tous deux se regardaient depuis maintenant cinq secondes sans parler. Cartier était figé, tandis que Stinson, qui semblait avoir vu une apparition, se demandait pourquoi cet individu se retrouvait dans son bureau, alors que personne n'avait annoncé sa venue. De toute évidence, n'importe qui pouvait entrer au *Chicago Tribune* et pénétrer dans son bureau, y compris un copain de Ben Laden qui n'aurait pas apprécié un article récemment paru !

Reprenant ses esprits, Stinson était sur le point d'exploser quand Cartier déposa son texte devant lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— La fusillade dans le centre-ville, il y a deux heures…

— Hum !

— J'y étais… j'ai tout vu… c'est le récit complet ! dit fièrement Cartier.

— J'ai déjà un journaliste sur le coup, mon gars. Désolé ! répondit sèchement Stinson, tout en jetant néanmoins un œil discret sur les premières lignes du texte.

— Tout ce que vous aurez de votre journaliste, ce sont des déclarations de policiers. Moi, ce que je vous offre, c'est l'émotion de se trouver pris entre les policiers et les voleurs !

Balle de match!_Balle de match! 16-04-29 12:10 Page11

Stinson hésita quelques secondes. Normalement, il n'aurait pas perdu autant de temps avec ce jeune venu de nulle part, mais il devait admettre qu'il fallait un certain cran pour débarquer ainsi dans le plus grand quotidien de la ville et offrir à son directeur un récit de quelques pages. Après tout, ce jeune homme, qui n'avait pas l'air ébranlé le moins du monde, avait tout de même été coincé au centre d'une fusillade !

Il saisit le texte et, comme à son habitude, le parcourut en diagonale, captant les idées et les mots importants d'un seul coup d'œil. Il aima.

— Faudra que je te paye en plus ! lança-t-il en décrochant le téléphone.

— Vous n'êtes pas vraiment obligé… mais ce serait apprécié, ajouta Cartier, réjoui.

— Je suis bien prêt à te payer, mais quand le travail sera fait comme il faut, dit Stinson en se levant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda plus timidement Cartier.

— Je te donne jusqu'à 18 h pour compléter ton histoire. Ce que tu as fait est un bon départ, mais je veux savoir qui sont ces bandits, dans quel est état sont les blessés à l'hôpital, je veux une déclaration du chef de police, la réaction du gérant de la banque, des employés. Je veux savoir si c'est leur premier vol, si la police a bien fait son travail, si on aurait pu éviter cette fusillade. Je veux entendre les veuves et les confrères des policiers tués aujourd'hui !

Puis, s'approchant à quelques centimètres du nez de Cartier, Stinson le regarda droit dans les yeux et ajouta :

— Je veux entendre frémir la ville dans ton texte !… Au travail ! Il te reste six heures !… Au fait, c'est quoi, ton nom ?

— Robert Cartier.

— Ah ! Bob Carter… c'est pas mal, ça sonne bien !

— Euh… non. Ce n'est pas Bob Carter… c'est Robert Cartier… je suis Québécois !

— Tu peux bien être Chinois si tu veux, je m'en fous. Je veux mes cinq feuillets dans six heures !

Cartier, perplexe, sortit du bureau de Stinson en se demandant s'il avait eu une bonne idée en venant proposer son texte. Il regarda la secrétaire du patron et s'approcha d'elle.

— Excusez-moi… c'est pour un travail à l'université… comment définiriez-vous un feuillet ?

— Facile, répondit la dame, c'est une page dactylographiée à double interligne.

— Vous êtes trop forte pour la ligue ! répondit Cartier avec un beau grand sourire. Au moins, il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire le patron en lui demandant cinq feuillets.

Une fois dehors, le jeune homme prit quelques instants pour remettre ses idées en place. Tout s'était passé si vite. Il avait cru que ce serait beaucoup plus facile et que son texte aurait été accepté tel quel. Il pouvait toujours abandonner, mais le défi que lui avait lancé le patron le stimulait. « Qu'est-ce que tu as à perdre ? »

Au cours de l'après-midi, Cartier réussit à relier tous les fils de l'histoire. Il avait pu parler à l'enquêteur principal de la police de Chicago qui, après quelques minutes, s'était montré très bavard, tant il était furieux et révolté par la mort inutile de plusieurs de ses confrères. Comme Stinson le lui avait demandé, Cartier avait aussi frappé à la porte des résidences des familles des policiers tués, mais personne ne semblait désirer s'adresser à un journaliste, à l'exception une jeune femme atterrée, portant un bébé dans ses bras.

Cartier avait été mal à l'aise devant cette veuve inconsolable, mais il avait compris que s'il n'acceptait pas de se sentir comme un vautour, mieux valait céder la place à quelqu'un d'autre.

Le jeune homme avait réussi à rendre son texte avant 18 h. Le chef de pupitre lui avait fait remarquer que

l'heure de tombée était 22 h. Pourquoi alors être si pressé ? Cartier avait compris du coup que Stinson l'avait vraiment mis à l'épreuve, surtout qu'un de ses « vrais » journalistes avait travaillé sur la même histoire. Il ne s'attendait donc pas à ce que son texte soit publié le lendemain, mais ce fut pourtant le cas.

Cartier s'était levé tôt pour aller acheter le journal. La fusillade de la veille occupait la première page, mais l'article était signé Bill Dawson. Puis, dans un encadré, on pouvait lire : « Toutes les réactions en page 5, avec Robert Cartier. » Tout y était, et très bien mis en pages. Cartier, contemplant son propre nom imprimé dans le *Chicago Tribune*, n'en revenait tout simplement pas.

Il éprouvait toujours cette même satisfaction 25 ans plus tard alors que son nom était désormais imprimé dans les plus grands quotidiens du monde et dans les magazines les plus prestigieux. Ce jour de fusillade, à Chicago, il avait choisi de devenir reporter et de travailler seul. Il croyait en sa bonne étoile et se disait qu'il se retrouverait souvent au bon endroit, au bon moment, tout au long de sa carrière.

Aujourd'hui, il était au Mali, en Afrique, dans une ville nommée Bamako. Il était venu couvrir les préparatifs d'un grand sommet mondial sur le sida, qui se tiendrait dans trois mois. Il avait passé la semaine à interviewer des spécialistes de tous les domaines, autant celui de la santé que celui de la sécurité. Des dizaines de chefs d'État s'étaient donné rendez-vous à Bamako pour ce sommet, ce qui commandait naturellement des mesures de sécurité très importantes.

Cartier profitait de sa dernière soirée en sirotant une Castel, la bière locale, sur la terrasse de l'hôtel de l'Amitié, le plus luxueux établissement de la capitale.

Il décida de sortir faire une dernière promenade dans cette grande ville, coupée en deux par le Niger. Il se baladait dans la rue, comme l'aurait fait un simple touriste,

examinant les divers objets offerts par les marchands ambulants. Comme on était à quelques jours des grandes vacances d'été, les Maliens préparaient la fête en famille et, régulièrement, on entendait exploser de petits pétards un peu partout, comme le veut la tradition. Soudain, deux hommes se présentèrent devant lui.

— Police. Vos papiers, monsieur, demanda l'un des agents.

Cartier observa les officiers. Ils portaient un pantalon foncé et un t-shirt sur lequel était brodé le mot « police ». Ils n'avaient ni casquette ni badge officiel. À quelques mètres était garée une vieille camionnette sur laquelle était inscrit : « Police, 10e arrondissement », mais les lettres semblaient avoir été fraîchement peintes à la main. Toutefois, les deux hommes étaient armés, et Cartier n'aimait pas beaucoup se retrouver empêtré dans des situations compliquées impliquant les autorités d'un pays étranger.

— Papiers ! répéta l'agent.

— Je les ai oubliés à l'hôtel, répondit Cartier.

— Dans ce cas, monsieur, vous allez devoir nous suivre jusqu'au poste.

Il était vrai que le reporter n'avait pas sur lui ses papiers d'identité, lui qui ne les oubliait pourtant jamais. Mais, cette fois, il avait été négligent. Il avait simplement voulu se balader un peu avant de retourner préparer ses bagages, puisqu'il rentrait à Montréal le lendemain pour les vacances.

— Ne nous obligez pas à utiliser la force, monsieur ! ajouta le policier.

Cartier se sentait pris au piège. S'il se sauvait, il serait recherché immédiatement, arrêté et traduit en justice pour entrave au travail de la police. S'il suivait ces individus et que ceux-ci n'étaient pas de vrais policiers, il pouvait devenir leur otage. Les enlèvements d'étrangers étaient courants dans plusieurs pays, depuis quelque

Balle de match!_Balle de match! 16-04-29 12:10 Page15

temps. Parfois, les ravisseurs enlevaient leurs victimes pour une cause, d'autres fois, simplement pour obtenir de l'argent. Il fallait toujours être sur ses gardes.

L'un des agents saisit Cartier par le bras pour l'entraîner vers la camionnette. Le reporter devait prendre une décision rapidement. Une fois enfermé dans la camionnette, il serait trop tard, mais frapper un agent de police et se sauver ensuite n'était pas non plus la solution idéale. Les deux agents entouraient le reporter canadien et marchaient maintenant en direction du véhicule.

— Je veux savoir où vous m'emmenez. Je suis reporter international et j'ai le droit de savoir ! criait maintenant Cartier pour que tous les passants l'entendent et le voient monter à bord de la camionnette, s'il devait en arriver là. Les deux policiers demeuraient imperturbables, guère soucieux des dizaines de personnes qui assistaient à la scène, troublées, bien qu'habituées à de tels débordements policiers.

— Il y a un problème, monsieur l'agent ?

Un homme s'était détaché de la foule et se dirigeait vers Cartier et les policiers qui ne se trouvaient maintenant qu'à quelques mètres de la porte arrière de la camionnette.

— Il y a un problème, monsieur l'agent ? répéta l'homme.

— Vous voulez monter avec lui ? rétorqua le policier.

— Cet homme blanc est avec moi ! Il est Canadien et il est en mission commandée par son gouvernement en vue du sommet sur le sida. Si vous l'emmenez maintenant, vous risquez d'avoir de très gros problèmes sur les bras ! Si vous tenez à vous faire connaître dans tout le pays, vous avez trouvé exactement le bon moyen de le faire.

Pendant quelques instants, les deux agents de police se regardèrent sans trop savoir quoi répondre. L'un des deux lâcha immédiatement le bras du journaliste.

— Allez, messieurs, si vous y tenez, notre ami canadien ira vous montrer tous les papiers que vous voudrez, demain matin, au poste, et il pourra même vous laisser une marque de gratitude de la part du gouvernement de son pays. Viens, Maurice, on rentre à l'hôtel maintenant.

À contrecœur, les deux policiers libérèrent Cartier qui les remercia gentiment. Pendant que le journaliste et l'inconnu s'éloignaient, les deux agents riaient en se moquant des cheveux châtains et du teint pâle de ce Canadien égaré.

— Marchez d'un pas normal, dit l'homme.

— J'essaie, mais j'avoue que j'ai hâte de rentrer à l'hôtel. Je vous remercie pour ce que vous avez fait. Vous aviez vraiment l'air de me connaître !

— J'ai connu trois Québécois dans ma vie et ils s'appelaient tous les trois Maurice, alors j'ai pris le risque pour vous aussi, dit l'homme en riant.

— Robert… Robert Cartier ! dit-il en lui tendant la main.

— Madrid… Madrid Keita ! répondit l'autre en lui serrant la main alors qu'ils s'approchaient de l'hôtel.

— Entrez avec moi, je vous offre un verre pour vous remercier.

Madrid hésita un instant. Il n'avait pas l'habitude de fréquenter ce grand hôtel habité par des gens riches ou par des étrangers de passage. Fier, il n'était pas habillé non plus pour s'asseoir au bar de l'établissement. Cartier se rendit compte que son compagnon ne se sentait pas très à l'aise.

— Dans la rue, tu es chez toi mais dans cet hôtel, je suis chez moi… et je t'invite ! lança Cartier en le tutoyant pour lui montrer qu'il souhaitait vraiment le remercier.

Madrid accepta l'invitation, et, rapidement les deux hommes se retrouvèrent assis à la même table en train de prendre un verre et de grignoter quelques plats que le journaliste avait commandés.

— Je veux savoir pourquoi tu m'as aidé, mais auparavant, veux-tu me dire comment ça se fait que tu t'appelles Madrid ? Ce n'est sûrement pas un nom africain !

— Non, je dirais plutôt que c'est espagnol, lança Madrid en riant aux éclats.

— Sérieusement… ça m'intrigue.

— Voilà. Chez moi, on est six enfants et ma mère est une originale. Elle aurait toujours aimé voyager, mais comme elle n'a jamais pu le faire, elle a décidé de nommer ses enfants comme les villes qu'elle voudrait visiter un jour. Alors, j'ai deux frères, Londres, et Paris, et j'ai trois sœurs, Venise, Athéna et Miami.

— Je n'ai jamais rien entendu de tel. Ta mère est vraiment très spéciale. Une chance qu'elle ne soit jamais venue au Québec. Tu aurais peut-être des frères qui s'appelleraient Drummondville ou Saint-Georges de Beauce !

Madrid sourit poliment, mais Cartier, lui, se trouva très drôle. Les deux hommes passèrent le reste de la soirée à faire connaissance. Madrid expliqua à Cartier qu'il était commerçant pour gagner sa vie, mais que la photographie l'intéressait beaucoup et qu'il rêvait lui aussi de voyager à travers le monde.

— Tu crois que c'étaient de vrais policiers ? demanda soudainement Cartier en réalisant qu'il aurait pu être réellement en danger.

— Je ne sais pas, mais l'important est que tout se soit bien terminé, répondit Madrid en finissant son verre.

— Je te dois une fière chandelle, mon ami ! Si, un jour, tu as besoin de quelque chose, tu pourras toujours compter sur moi.

Cartier se leva et sortit de son sac un appareil photo 35 millimètres de bonne qualité. Il le tendit à son nouveau copain.

— C'est pour toi !

— Pour moi ?

— Tu as dit que tu aimais la photo. Ce n'est pas le modèle le plus récent, mais je l'utilise depuis de nombreuses années et ça me fait plaisir de te l'offrir.

Madrid, ému, prit l'appareil dans ses mains et mima le geste de prendre tout le monde en photo, en souriant de toutes ses belles dents blanches. Les deux hommes se serrèrent la main chaleureusement et Cartier retourna à sa chambre.

Le lendemain matin, il régla la note de l'hôtel et prit un taxi à destination de l'aéroport. Il avait pris soin de donner à Madrid tous les numéros de téléphone où il pouvait être joint au Québec, sans trop se faire d'illusions sur la possibilité de revoir un jour son nouvel ami. Il monta à bord de l'avion qui l'emmènerait de Bamako à Paris, puis à Montréal où il était attendu. Une fois bien installé dans son siège pour ce long voyage, il pensa à ce qui l'attendait au retour… un fils de 17 ans qu'il n'avait pas vu depuis maintenant trois mois.